

# Le client Quand toujours plus devient trop !

Jean-Marie Lanlo

---

Numéro 307, mars 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85249ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Lanlo, J.-M. (2017). Compte rendu de [Le client : quand toujours plus devient trop !] *Séquences : la revue de cinéma*, (307), 26–27.

# Le client

## Quand toujours plus devient trop !

Entre une (excellente) escapade française (**Le passé**) et un projet espagnol avec Pedro Almodóvar, Penélope Cruz et Javier Bardem, le cinéaste iranien Asghar Farhadi est revenu dans son pays natal pour suivre la trace d'**Une séparation**, qui l'avait révélé au grand public international. Au programme, nous retrouvons à nouveau un suspense sur fond de délitement de la société et d'usure du couple, mais également ses grandes qualités d'observateur attentif de ses personnages. Malheureusement, quelques défauts viennent étouffer ces belles qualités et atténuer le potentiel d'un film qui commençait pourtant de manière plus que prometteuse !

JEAN-MARIE LANLO

Les premiers instants du **Client** (un plan-séquence exemplaire) viennent nous rappeler à quel point Asghar Farhadi est un cinéaste de talent. Nous y suivons Emad (Shahab Hosseini) alors que règne une grande agitation dans son immeuble. Les gens sont inquiets, courent dans les escaliers et appellent à évacuer les lieux au plus vite. Dans le même temps, les murs tremblent et les vitres se fissurent de manière si inquiétante que nous ne savons pas vraiment si les protagonistes doivent faire face à un tremblement de terre ou à une menace plus mystérieuse, voire surnaturelle, digne du **Under the Shadow** de Babak Anvari. Grâce à l'interprétation tout en inquiétude contenue de Shahab Hosseini, mais également à la nervosité maîtrisée de la caméra

d'Asghar Farhadi, le spectateur est d'emblée tenu en haleine. La facilité avec laquelle le cinéaste rend perceptible l'espace, sans pour autant abandonner son héros sur lequel semble peser la menace d'un effondrement imminent de l'immeuble, témoigne d'une efficacité qui ferait pâlir de honte bien des réalisateurs de *blockbusters* aux budgets indécents.

Au-delà de cet aspect, la scène d'ouverture possède également une fonction narrative essentielle. En quelques minutes, elle nous présente son personnage principal et installe les bases de l'histoire. Emad a tout de l'époux idéal. Beau, dans la force de l'âge, il est aussi altruiste (dès qu'il ouvre la porte de son appartement et voit un enfant en pleurs, il le prend dans ses



PHOTO : Variations sur un même thème, l'humiliation subie



bras pour le consoler) et courageux (il n'hésite pas à revenir sur ses pas pour aller chercher un handicapé dans un appartement voisin alors que la menace semble croissante). D'autre part, la séquence représente l'argument qui permet à l'histoire de prendre forme: c'est cet incident qui justifie le déménagement conjugal qui aura des conséquences tragiques. Enfin, elle permet d'emblée à Asghar Farhadi de nous offrir sa vision de la société dans laquelle il vit. Certes, les voisins semblent naturellement portés à l'entraide, mais cela n'empêche pas l'édifice de se fissurer de toutes parts (difficile de ne pas voir une métaphore de la société et de ses habitants). Il va même plus loin en expliquant finalement les raisons de la menace: le danger ne vient ni d'une force surnaturelle (nous nous en doutions un peu malgré notre référence au film d'Anvari) ni d'un phénomène naturel, mais de l'autre et de son incapacité à être conscient des conséquences de ses actes sur l'existence de ses semblables! Ce sont en effet des travaux entrepris juste au pied de l'immeuble qui sont la cause de l'évacuation soudaine.

Après avoir posé de manière brillante les jalons de son propos et avoir introduit le sujet et la thèse de son film, le cinéaste-scénariste va passer deux heures à nous expliquer la même chose. C'est malheureusement dans le cadre de cette démonstration que les affaires se gâtent!

Nous ne voyons bien évidemment pas d'inconvénients à ce qu'Asghar Farhadi refuse le manichéisme des personnages marqués de manière indéfinie par le bien ou le mal. À l'exception de la femme du héros, presque tout le monde est d'abord bon, avant de montrer ses faiblesses (et à l'opposé, le responsable de l'agression deviendra plus tard victime, comme nous le verrons plus bas). Malheureusement, ce refus de polarisation finit par sombrer dans le systématisme un peu caricatural. Pour nous montrer la facette plus sombre de son héros, Farhadi en fait un personnage trop parfait, jusqu'à ce que sa femme se fasse agresser après son déménagement (attention: ne jamais déménager chez une ancienne prostituée!). L'homme devient alors contaminé et ne semble

plus pouvoir échapper au mal.

Nous l'avions connu voisin et mari parfait, puis professeur idéal, mais ce contact avec la part d'ombre du monde change sa nature profonde. Lorsque les élèves agissent mal, il devient la pire des ordures. Il ne passe pas du prof sympa au prof sévère mais juste, mais se fait soudain tyran adepte de l'humiliation, comme s'il reproduisait en la décuplant l'humiliation subie par sa femme (ou la moquerie exercée par ses élèves). À force de multiplier les variations sur le même thème, le cinéaste iranien finit par nous proposer une démonstration qui devient stérile tant elle est redondante.

Tout cela culmine avec un dénouement particulièrement raté, qui n'est jamais loin du ridicule.

Pour que le vrai visage de ce faux mari idéal soit encore plus sombre, le cinéaste va tout faire pour que celui par qui tout a commencé (l'agresseur de sa femme) soit en fait une victime idéale. Adepte de l'effet de surprise (qui ne l'est jamais à force d'être omniprésent), Asghar Farhadi nous conduit d'abord sur la piste d'un jeune homme en pleine santé et à la vie pleine de promesses. Très vite, le cinéaste-scénariste nous offre un retournement de situation improbable et nous fait apparaître le beau-père du jeune homme. Nouvelle surprise: le coupable de l'agression est justement ce beau-père vieillissant, cardiaque, rondouillard et au physique insignifiant, c'est-à-dire la personne contre qui il n'est pas de bon ton de se venger... ce que fait pourtant notre héros déchu. Les conséquences seront terribles (la vie de l'un et le couple de l'autre).

Alors que la morale était limpide dès la première séquence (la société hypocrite où tout semble bien aller se fissure vite à cause de l'aveuglement de ceux qui la composent), nous ne pouvons que nous demander pourquoi avoir fait ce choix de tourner en rond indéfiniment en étant de plus en plus explicite, jusqu'à provoquer l'indigestion?

Malgré son prix du scénario à Cannes<sup>1</sup>, la qualité du **Client** se situe surtout au plan de la mise en scène, de la direction d'acteur, de la manière de suivre ses personnages, de scruter leurs doutes, leurs inquiétudes. Dommage que le réalisateur ne laisse pas assez de place à cette force et qu'il préfère nous faire ressentir ces sentiments par le biais d'effets de scénario de plus en plus appuyés. Malheureusement, «de plus en plus» finit ici par devenir «trop»!

★★½

<sup>1</sup>Signalons que le film a aussi obtenu le prix d'interprétation pour Shahab Hosseini, qui nous semble plus justifié.

■ THE SALESMAN / FORUSHANDE | Origine: Iran / France – Année: 2016 – Durée: 2 h 05 – Réal.: Asghar Farhadi – Scén.: Asghar Farhadi – Images: Hossein Jafarian – Mont.: Hayedeh Safiyari – Dir. art.: Keyvan Moghaddam – Cost.: Sara Samiee – Int.: Shahab Hosseini (Emad Etesami), Taraneh Alidoosti (Rana Etesami), Babak Karimi (Babak), Mina Sadati (Sanam), Farid Sajjadi Hosseini (Naser), Maral Bani Adam (Kati) – Prod.: Asghar Farhadi, Alexandre Mallet-Guy – Dist / Contact: Entract Films